L‘AREVUE NÉGATIF

DIT NON

À L’HORTOGRAFFE

L’ACHANSON

N°1 / Mai 2017

Avec par ordre d’apparition :

Christophe Frémiot

Romaric Sobac

Laurent Marguliew Belcikowski

Martin Granger

Kiko Ta-Minh

Marion Oddon

Derek Woolfenden

Yves-Marie Mahé

Marie-Hélène Fabra

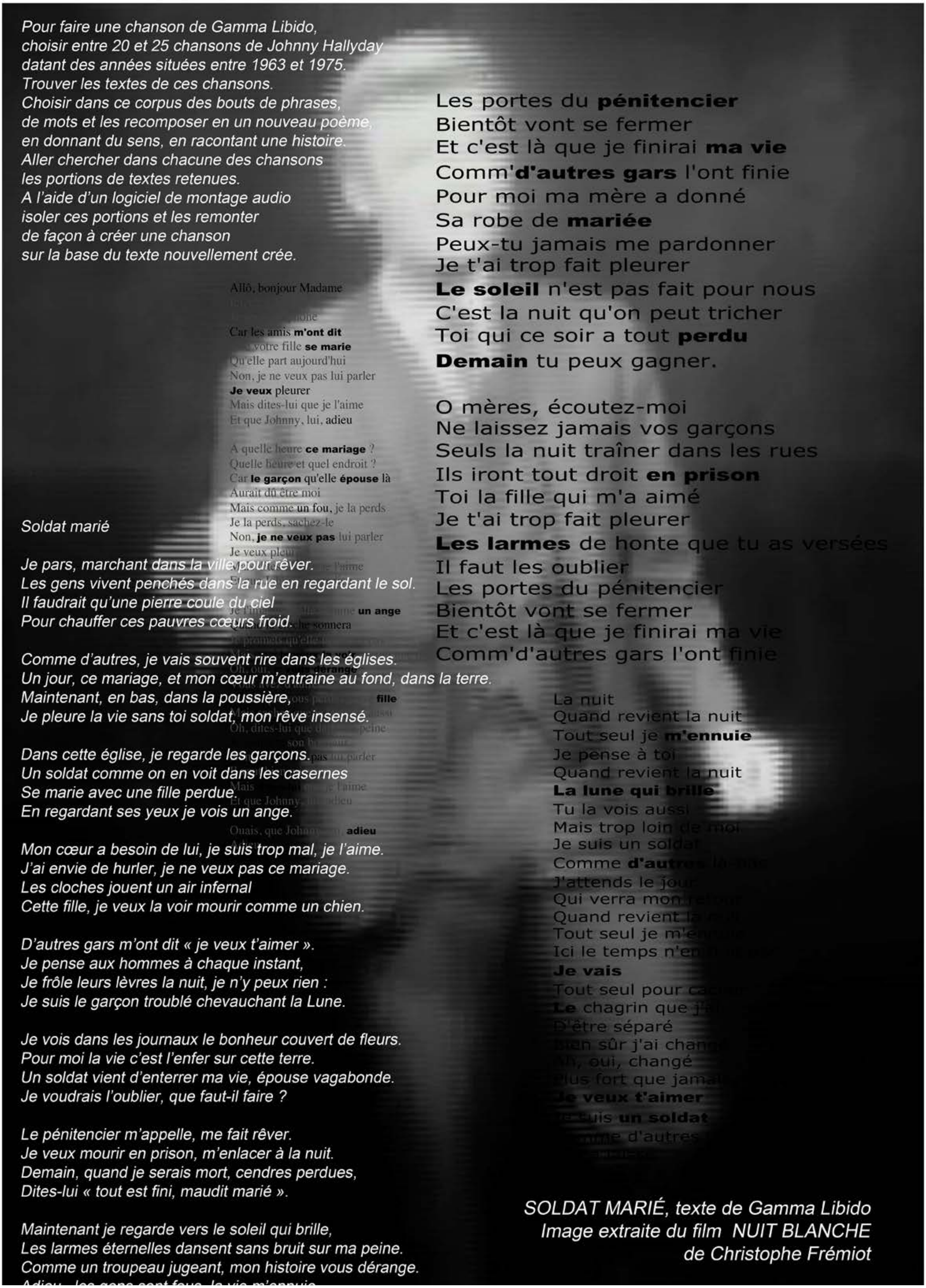
Sacha Ta-Minh Mahé

Fabien Rennet & Scorpion Violente

François Rabet

Tony Tonnerre

Boris du Boullay



Pour faire une chanson de Gamma Libido,
choisir entre 20 et 25 chansons de Johnny Hallyday
datant des années situées entre 1963 et 1975.
Trouver les textes de ces chansons.
Choisir dans ce corpus des bouts de phrases,
de mots et les recomposer en un nouveau poème,
en donnant du sens, en racontant une histoire.
Aller chercher dans chacune des chansons
les portions de textes retenues.
A l'aide d'un logiciel de montage audio
isoler ces portions et les remonter
de façon à créer une chanson
sur la base du texte nouvellement crée.

Allô, bonjour Madame
Car les amis **m'ont dit**
votre fille **se marie**
Qu'elle part aujourd'hui
Non, je ne veux pas lui parler
Je veux pleurer
Mais dites-lui que je l'aime
Et que Johnny, lui, adieu

A quelle heure **ce mariage** ?
Quelle heure et quel endroit ?
Car **le garçon** qu'elle **épouse** là
Aurait dû être moi
Mais comme un fou, je la perds
Je la perds, sachez-le
Non, **je ne veux pas** lui parler
Je veux pleu…

Les portes du **pénitencier**
Bientôt vont se fermer
Et c'est là que je finirai **ma vie**
Comm'**d'autres gars** l'ont finie
Pour moi ma mère a donné
Sa robe de **mariée**
Peux-tu jamais me pardonner
Je t'ai trop fait pleurer
Le soleil n'est pas fait pour nous
C'est la nuit qu'on peut tricher
Toi qui ce soir a tout **perdu**
Demain tu peux gagner.

O mères, écoutez-moi
Ne laissez jamais vos garçons
Seuls la nuit traîner dans les rues
Ils iront tout droit **en prison**
Toi la fille qui m'a aimé
Je t'ai trop fait pleurer
Les larmes de honte que tu as versées
Il faut les oublier
Les portes du pénitencier
Bientôt vont se fermer
Et c'est là que je finirai ma vie
Comm'd'autres gars l'ont finie

La nuit
Quand revient la nuit
Tout seul je **m'ennuie**
Je pense à toi
Quand revient la nuit
La lune qui brille
Tu la vois aussi
Mais trop loin de moi
Je suis un soldat
Comme **d'autres** …
J'attends le jour
Qui verra mon retour
Quand revient la nuit
Tout seul je m'ennuie
Ici le temps n'en …
Je vais
Tout seul pour cacher
Le chagrin que j'ai
D'être séparé
Bien sûr j'ai changé
Oh, oui, changé
Plus fort que jamais
Je veux t'aimer
Je suis **un soldat**
Comme d'autres

Soldat marié

Je pars, marchant dans la ville pour rêver.
Les gens vivent penchés dans la rue en regardant le sol.
Il faudrait qu'une pierre coule du ciel
Pour chauffer ces pauvres cœurs froid.

Comme d'autres, je vais souvent rire dans les églises.
Un jour, ce mariage, et mon cœur m'entraine au fond, dans la terre.
Maintenant, en bas, dans la poussière,
Je pleure la vie sans toi soldat, mon rêve insensé.

Dans cette église, je regarde les garçons.
Un soldat comme on en voit dans les casernes
Se marie avec une fille perdue.
En regardant ses yeux je vois un ange.

Mon cœur a besoin de lui, je suis trop mal, je l'aime.
J'ai envie de hurler, je ne veux pas ce mariage.
Les cloches jouent un air infernal
Cette fille, je veux la voir mourir comme un chien.

D'autres gars m'ont dit « je veux t'aimer ».
Je pense aux hommes à chaque instant,
Je frôle leurs lèvres la nuit, je n'y peux rien :
Je suis le garçon troublé chevauchant la Lune.

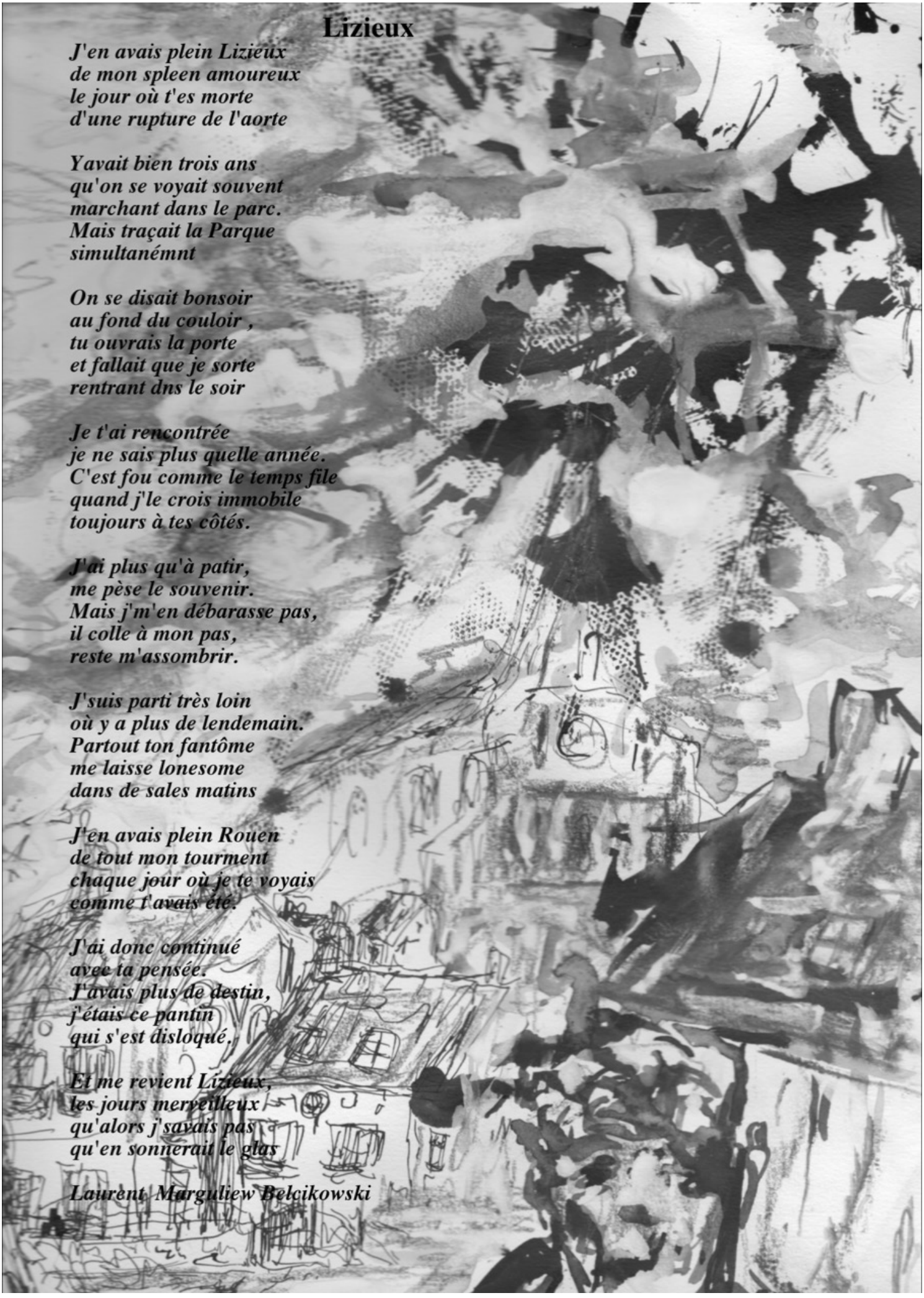
Je vois dans les journaux le bonheur couvert de fleurs.
Pour moi la vie c'est l'enfer sur cette terre.
Un soldat vient d'enterrer ma vie, épouse vagabonde.
Je voudrais l'oublier, que faut-il faire ?

Le pénitencier m'appelle, me fait rêver.
Je veux mourir en prison, m'enlacer à la nuit.
Demain, quand je serais mort, cendres perdues,
Dites-lui « tout est fini, maudit marié ».

Maintenant je regarde vers le soleil qui brille,
Les larmes éternelles dansent sans bruit sur ma peine.
Comme un troupeau jugeant, mon histoire vous dérange.
Adieu, les gens sont fous, la vie m'ennuie.

SOLDAT MARIÉ, texte de Gamma Libido
Image extraite du film NUIT BLANCHE
de Christophe Frémiot

un chanteur français qui ne serait ni Jean-Louis Costes
ni Jean Louis Murat?
(à colorier)
PEUT ETRE DICK OU BIEN RIVERS
JEAN LUC? LAHAYE
LENORMAN?
MANSET?
(sodom-moukhrav)
LA REPONSE EST :
WOUAF!
WOUAF!



Lizieux

J'en avais plein Lizieux
de mon spleen amoureux
le jour où t'es morte
d'une rupture de l'aorte

Yavait bien trois ans
qu'on se voyait souvent
marchant dans le parc.
Mais traçait la Parque
simultanémnt

On se disait bonsoir
au fond du couloir ,
tu ouvrais la porte
et fallait que je sorte
rentrant dns le soir

Je t'ai rencontrée
je ne sais plus quelle année.
C'est fou comme le temps file
quand j'le crois immobile
toujours à tes côtés.

J'ai plus qu'à patir,
me pèse le souvenir.
Mais j'm'en débarasse pas,
il colle à mon pas,
reste m'assombrir.

J'suis parti très loin
où y a plus de lendemain.
Partout ton fantôme
me laisse lonesome
dans de sales matins

J'en avais plein Rouen
de tout mon tourment
chaque jour où je te voyais
comme t'avais été.

J'ai donc continué
avec ta pensée.
J'avais plus de destin,
j'étais ce pantin
qui s'est disloqué.

Et me revient Lizieux,
les jours merveilleux
qu'alors j'savais pas
qu'en sonnerait le glas

Laurent Marguliew Belcikowski

SHIKI, PRÉCURSEUR DE LA CHANSON FRANÇAISE ?

Par Martin Granger, du laboratoire ILLICO (Institut Lillois de Littérature Comparée)

Considéré comme l'un des maîtres du haiku, le poète japonais Masaoka Shiki (1867-1902) a écrit quelque 25 000 poèmes. En appliquant à ce corpus des algorithmes de *data-mining*, nous avons mis en évidence des correspondances troublantes entre certains poèmes et des chansons populaires qui connurent le succès près d'un siècle plus tard. Seul un travail d'enquête conséquent permettra de dire avec certitude si les paroliers de la variété française ont puisé leur inspiration dans l'œuvre de Shiki. En attendant, les quelques poèmes ci-dessous donnent une idée de l'ampleur du phénomène : chaque mot d'un poème donné, sans exception, se retrouve dans la chanson correspondante.

J'ai écrit les jours
Une fleur à la dérive
Ton nom c'est ton nom

(Serge Gainsbourg, *Elaeudanlatéitéia*)

Je suis prisonnier
De la porte de mon père
Refusez mon âme

(Boris Vian, *Le Déserteur*)

Si l'ombre fait corps
D'un soldat meurt un soupir
Lourd cri du pur loup

(Johnny Hallyday, *Que je t'aime*)

Vivre comme un ange
Brûler la banquise noire
On aura tout fait

(Pierre Bachelet, *En l'an 2001*)

Courage une étoile
C'est la princesse en chaleur
Où ton cœur s'arrête

(France Gall, *Babacar*)

Veuille le serpent
Abandonner la nuit comme
Mon ami secret

(Rita Mitsouko, *C'est comme ça*)

Oublier enfin
Que j'avais toujours voulu
Voler vers tes larmes

(Richard Anthony, *À présent tu peux t'en aller*)

Teste les années
En soufflant dans la blessure
Tout est mauvais vent

(Jean-Jacques Goldman, Au bout de mes rêves)

Brûle la vertu
Cœur d'épines entre mes lèvres
Je suis une cendre

(Mylène Farmer, *Je suis libertine*)

Plumes dans le dos
Dose le vent du mystique
L'envers de la langue

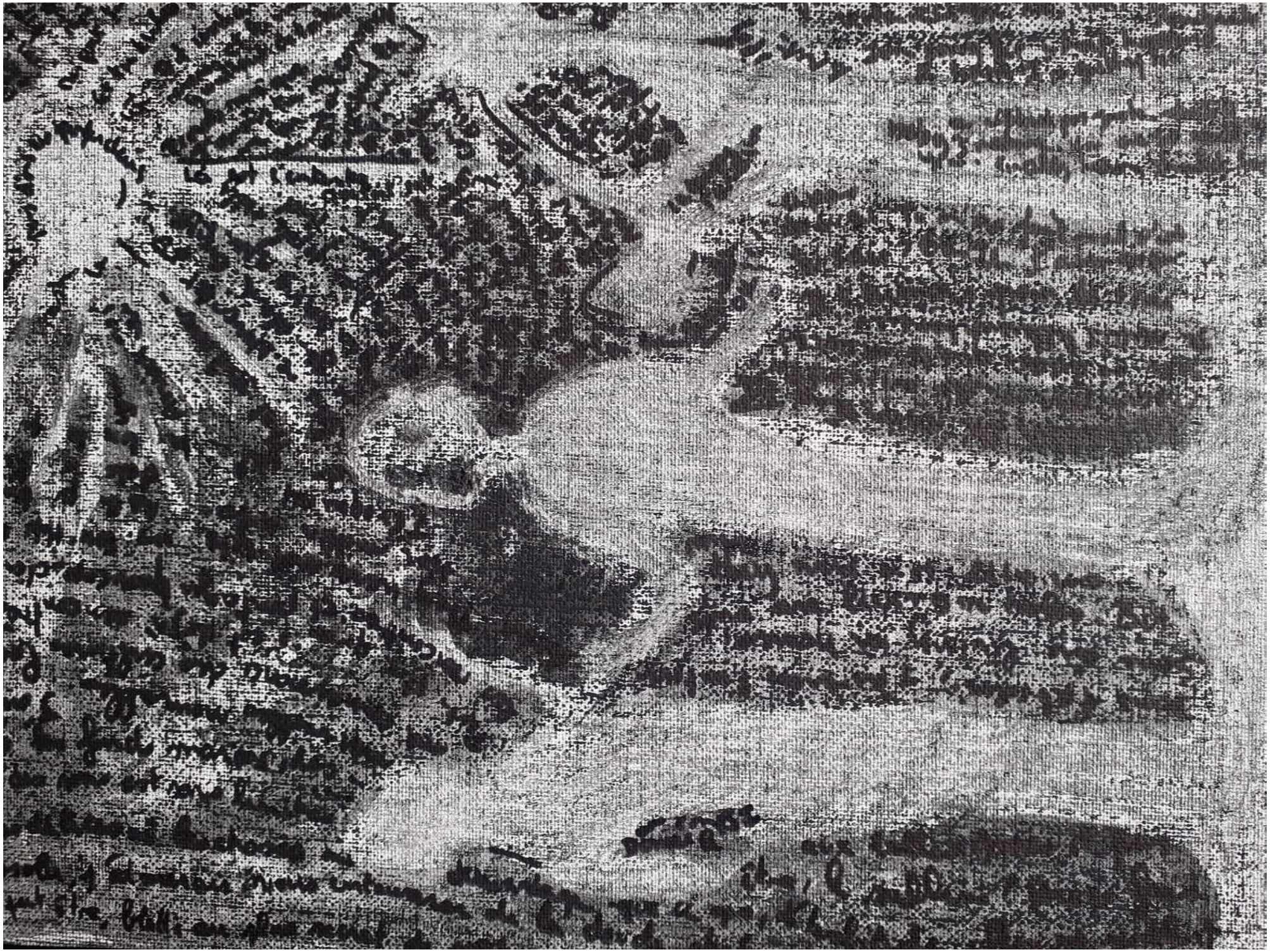
(NTM, *Authentik*)

Ma lumière noire
Dans le brouillard qui s'effondre
C'est la clé de l'herbe

(Maxime Le Forestier, *San Francisco*)

Entendre tes yeux
Les cinq lèvres de la mer
Les dents des oiseaux

(Renaud Séchan, *Mistral Gagnant*)



lalala
RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE RAVE
mamamama
POUPOUPOUDOU
CHANSON POPULAIRE
par Marion Oddon
P.LO.C.
P.LO.C.
P.LO.C.
chôôô

Noëlle Tartier est partie en sachant que son lieu (le Limonaire) allait fermer comme si leurs destins étaient liés.

DW - 2/05/2017

A Noëlle Tartier et au *Limonaire*

« Seules la joie et la gaieté peuvent nous sauver du pire. » (Citation de Pierre Dac et Francis Blanche, tirée du *Parti d'en rire*, qu'on pouvait lire sur les nappes du *Limonaire*)

A la demande de la chanteuse Muriel Lefebvre, et en vue d'une collaboration pour faire le clip de sa chanson *Marguerite*, je rencontrais, autour du mois de février 2014, Noëlle Tartier, gérante du *Limonaire*, bistrot à vins et à chansons situé au 18, cité Bergère à Paris dans le 9ème arrondissement (depuis 21 ans). Cette magnifique grande brune, maigre et patibulaire, me semblait sortir d'une autre époque, celle peut-être de mon enfance montmartroise, que je pensais révolue, ou de mon imaginaire cinéphile l'associant à la faune nocturne des années 50 et de ces sublimes trognes immortalisées par Henri Verneuil, Georges Lautner ou Jean-Pierre Melville. Comme *Le Chat Noir* qui déménagea de la rue Barbès à la rue Laval, *Le Limonaire* avait trouvé refuge non loin de lui mais bien des années après, comme une étrange et difficile relève appartenant aux coïncidences de l'Histoire ! Le *Limonaire* existe depuis 30 ans, mais fut situé à son origine au 88, rue de Charenton dans le 12eme arrondissement de Paris.

« Tout ce qu'on t'enseigne est douteux ou vain.
Va, laisse aux rêveurs leur triste folie !
Apprends seulement à boire ton vin,
À fumer ta pipe et, par droit divin,
À chanter des vers… le reste s'oublie ! » (Auguste Marin)

Je ne revis Noëlle que deux ans après, en 2016, lors d'une soirée de soutien au *Limonaire* avec la plupart des membres actifs de Curry Vavart, association artistique et pluridisciplinaire. Ces retrouvailles furent d'autant plus festives que le *Limonaire* intègre des pores de ses murs toute rage de vie confuse, diffuse et toute énergie artistique inassouvie. Puis, à la fin de cette même année, Muriel, à la demande de Noëlle, vint me voir pour co-organiser des séances de projection régulières pour contourner l'interdiction de spectacles par le propriétaire des murs. Ce dernier avait entamé une procédure judiciaire visant à empêcher la diffusion de musique. Muriel et ses invités devaient s'occuper de la partie vivante et contourner l'interdit en chantant, mais sans micro ou sans instruments de musique (à quelques exceptions transgressives près). Quant à moi, je devais jongler avec des formes très courtes : courts-métrages et extraits de films.

« Si quelque chose devait me manquer, ce ne serait plus le vin, mais l'ivresse. » (Jean Gabin dans *Un Singe en hiver*)

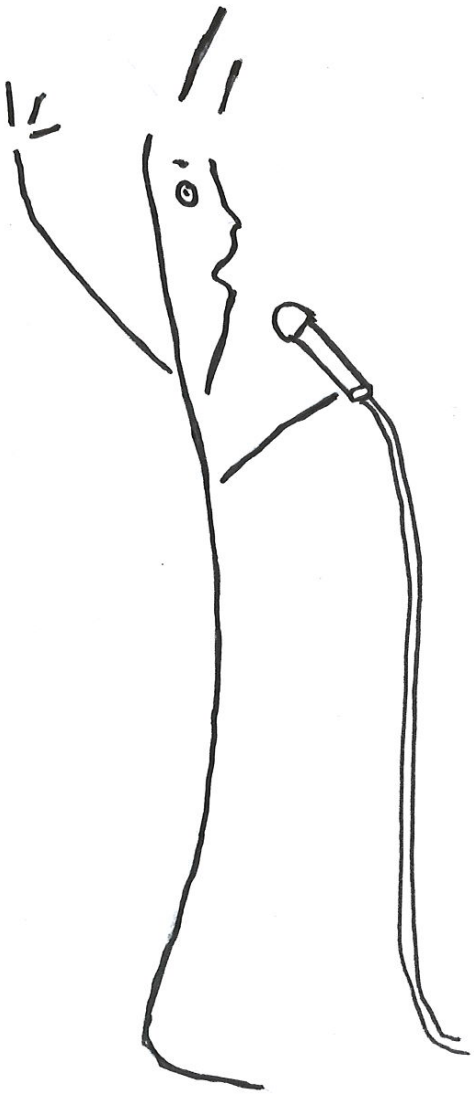
Tout en maintenant sa bienveillance naturelle et amicale, Noëlle avait une volonté de fer pour protéger cet espace dédié à la chanson. Je ne pense pas exagérer si j'écris qu'elle défendait le *Limonaire* comme une mère son enfant. Non pas un territoire à défendre dans une stratégie guerrière et belliqueuse, mais un espace de liberté à protéger quel qu'en soit le coût ou sa santé (elle soignait son cancer depuis plus d'un an). Emportés par cette volonté magnifique, Muriel et moi travaillions d'arrache-pied tout l'hiver, de fin 2016 à février 2017, pour deux soirs par mois (les séances du « Kino Limo »). Nous n'étions pas seuls, d'autres artistes et programmateurs s'affairaient pour préserver un vivier artistique, mais de plus en plus ténu à cause de cet « édit » restrictif. La pire censure est celle qui vous oblige insidieusement à vous censurer vous-même, à vous automutiler sous la contrainte avant de mourir ! Nous y avons organisés 6 séances que je n'oublierais jamais et qui déclinaient, autant que possible, le rire et la musique sous toutes ses formes et au travers de mon imaginaire cinéphile passé ou présent (Le Collectif Négatif participa à la dernière séance). Je n'ai jamais vu autant de films en trois mois tellement j'étais fier de participer à cette atmosphère montmartroise d'un autre temps, mais réactivée grâce à la passion de sa belle personne.

En nous quittant, ce n'est pas qu'une personnalité peu commune qui laisse un vide derrière elle, voire une béance terrible, mais toute une mémoire, celle bien vivante qu'on ne trouve justement pas dans les livres d'Histoire. Une énergie s'est éteinte le dimanche 16 avril 2017, une énergie passionnée si particulière, une énergie dévorante si singulière qu'elle vous contamine, mais qu'on ne remplace pas, jamais !

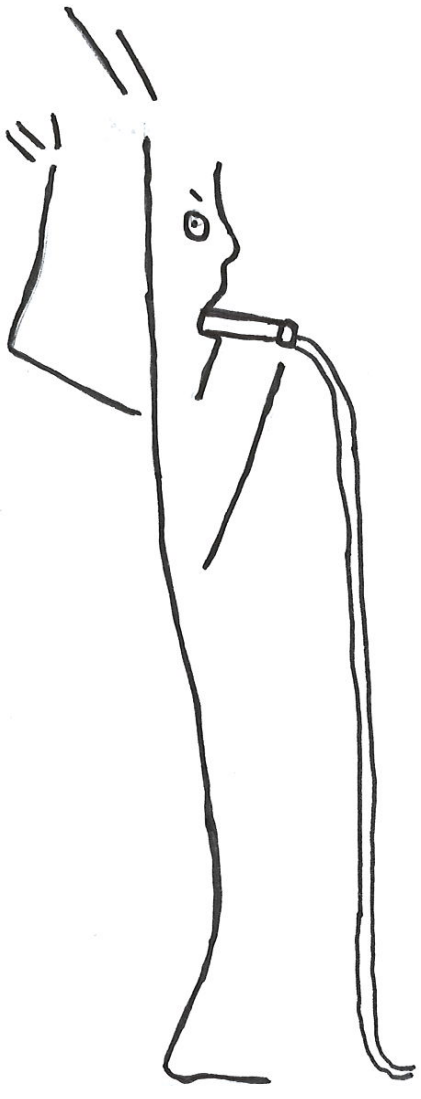
« Jamais nous n'oublierons qu'elle est partie le matin de Pâques 2017, quelle ironie! Elle nous laisse Le jour où on Rend Mémoire aux soldats, aux insoumis de 1917 du Chemin des dames. » (Christian Camerlynck)

Derek Woolfenden, le 1er mai 2017.

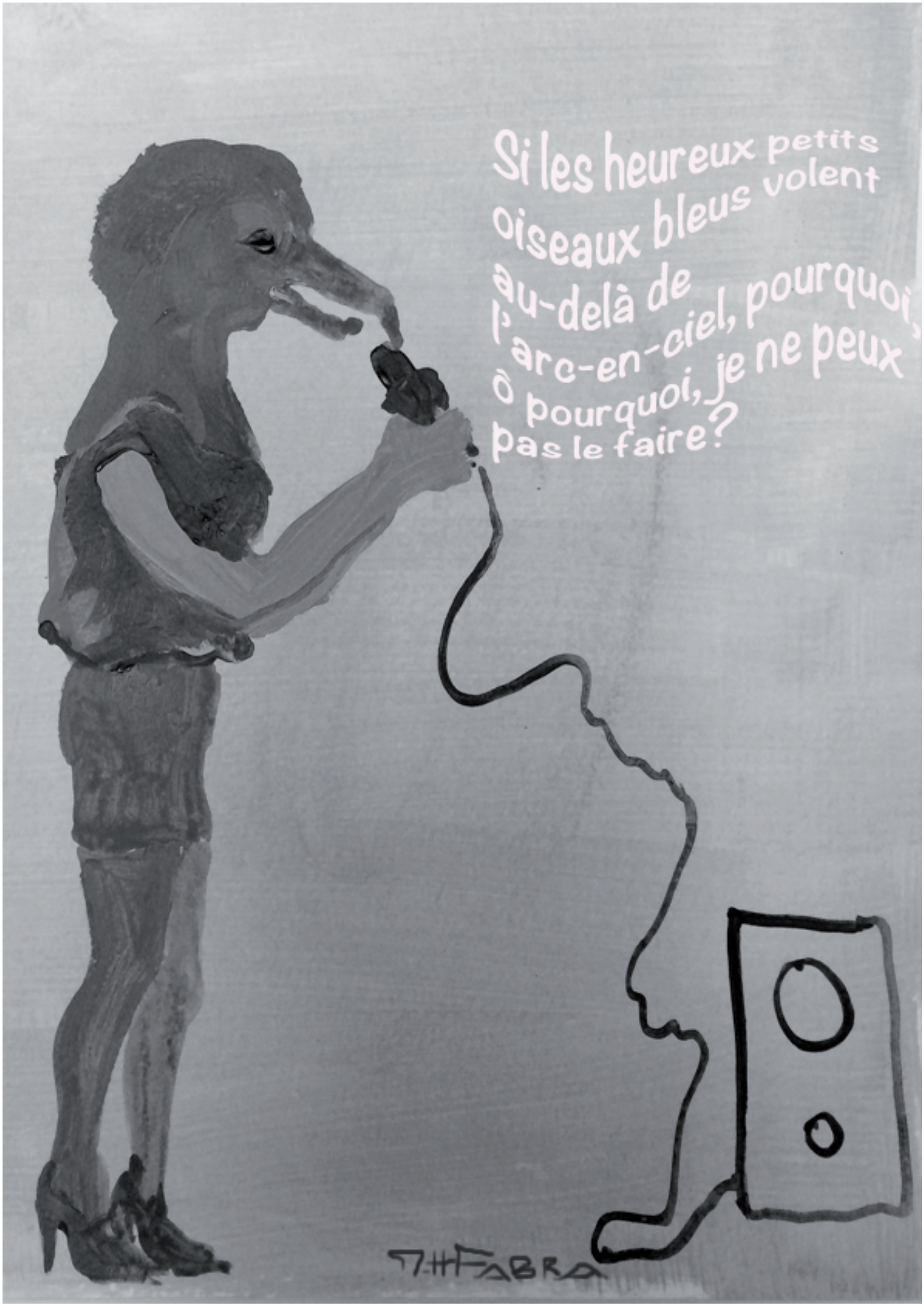
BON



PAS BON



YMM


Si les heureux petits oiseaux bleus volent au-delà de l'arc-en-ciel, pourquoi, ô pourquoi, je ne peux pas le faire?
J.H. FABRA

B
PAS bon
BON
SACHA

"IL FAUT UN ETAT POLICIER"

INTERVIEW DE Nafi "Scott" Scorpion et Thomas "Überwenig" Violente (SCORPION VIOLENTE)

- Fabien Rennet

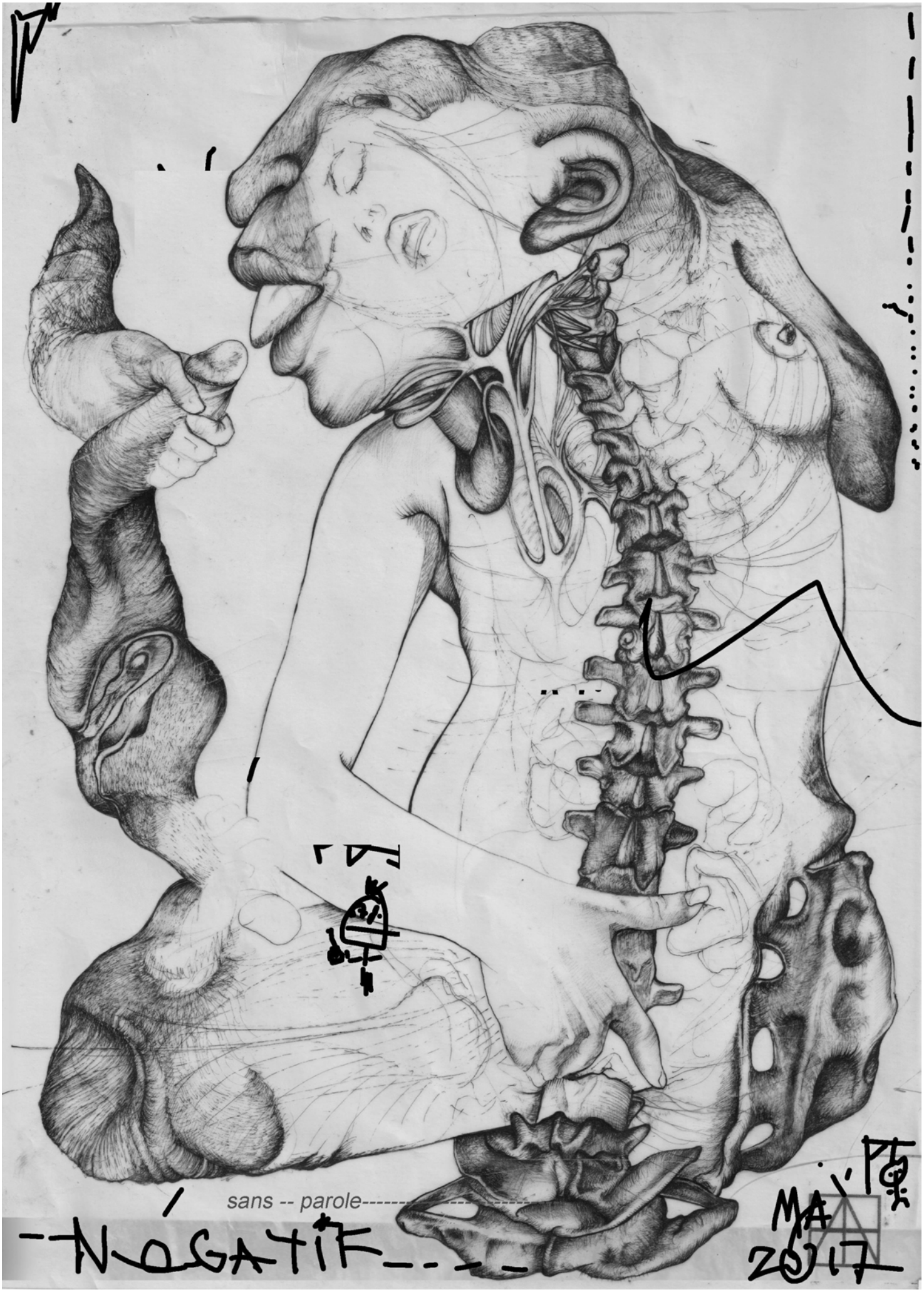
F: Le côté cinématographique, vous le recherchez ?
T: Oui, clairement. On a pas mal de films en communs qu'on aime bien.
N: C'est pas vrai.
T: Pendant longtemps, quand il venait chez moi je le saoulais en passant toujours les mêmes films : *L'Au-delà* de Fulci, *Une vierge chez les morts-vivants* ou des Argento.
N: Ce qui est drôle c'est que comme il collectionne les VHS, on les a toujours maté en VHS, et tu peux faire un vague parallèle avec le vinyle : si t'achètes les rééditions des disques de Goblin en version 280g remastérisée, c'est du génie. Sauf que tous ces morceaux on se les est tapés en VHS de vidéos-clubs lues 122 fois avec la bande qui dérape. Donc finalement avec un son low-fi qui se rapproche de ce qu'on fait. Pour moi Goblin ça a toujours été low-fi. Quand j'ai écouté les rééditions en fait ça banane à fond, mais nous on avait des versions VF dégueulasses, sans basses et mixé avec le cul. Et finalement le son qu'on a ça se rapproche de la vision qu'on a de Goblin ou de Carpenter mais en VHS, pas en BluRay. Mais en films italiens on n'aime pas les même trucs. Lui il est plus contemplatif genre *Une vierge chez les morts-vivants*, où il y a des nanas à poil qui se baladent dans un jardin au ralenti avec des effets psychédéliques.
T: Comme le film avec Paul Naschy, *Les Vampires du docteur Dracula* où tu as des vampires au ralenti dans le fond et Naschy ultra-frénétique, en loup-garou mal maquillé mais qui compense à coups d'énergie avec des couleurs bien salaces à la Argento.
N: Pour moi le film parfait c'est : des meufs à poil, des hommes-lézards et des militaires avec des flingues. Une parodie porno de *V.*, je serais preneur ! Mais sinon, *La Nuit des Mille Chats* ou les films de Bruno Mattei : des films un peu merdiques mais où t'as pas le temps de te faire chier parce que ça dure 1h08, ça passe ultra vite et quand il y a de l'action, ça pète dans tous les sens. Mais on a des films en commun : un coup on avait bouffé des trips et on maté *Rome Violente*, une sorte de *Dirty Harry* à l'italienne - pour faire simple - et on a déliré sur le film. En gros le mec c'est « il faut absolument qu'on arrête ces bandits » et il met des baffes à tout le monde jusqu'à ce que quelqu'un lui donne un indice. Et il y a aucune morale : les flics ont tous raison et les bandits faut tous les tuer.
T: Il y a pas assez de pouvoir donc la solution c'est une milice… à coups de chaines de vélo.
N: Il y a des scènes hallucinantes où le « gentil du film » Maurizio Merli est tellement flic qu'il a pas de vie sexuelle, il a pas d'autre vie que d'être flic et de tuer les méchants. Dans une scène, il est dans un terrain vague et les méchants sont en haut : il monte sur une grue et demande qu'on le lève, arrive alors une musique en mode synthé. Et pendant qu'il monte il y a au fond un tag du PC italien et tu le vois s'élever au-dessus du marteau et de la faucille. Tu sais pas si c'est une symbolique voulue, si le tag était déjà là ou si c'est pour montrer le policier surpuissant qui dépasse les forces de gauche, mais c'est du génie.
En plus, Maurizio Merli est très premier degré avec sa moustache blonde flamboyante. Souvent il joue avec Tomás Milián (qui joue souvent des roles de méchants et de cinglés) qui était vachement engagé à gauche dans la vraie vie alors que Merli était un vrai réac. Et étrangement tous ces films sont souvent considérés comme des films de gauche alors que quand tu les mates c'est…
N: "Il faut un Etat policier".
T: C'est drôle de voir qu'ils ont été faits et perçus dans cette optique-là alors que, dans les faits, c'est des trucs de gros faf. C'est du pur bonheur. Même dans *Un justicier dans la ville*, il y a quand même des dilemmes moraux, là la morale tu l'oublies.

F: En quoi ça vous a inspiré pour Scorpion Violente ?
T: Au niveau de l'ambiance générale et de l'esthétique. C'est un tout. La musique c'est souvent du synthé analo, du sous-Goblin. On le retrouve souvent dans ces films à plus petit budget : quand ils ne pouvaient pas se payer les Goblin, ils embauchaient des faiseurs à la chaine, ce qui fait que tu retrouves un grain de son récurrent dans les bande-sons des films de cette période.

F: Comment vous vous êtes retrouvés à bosser avec Bertand Mandico ?
T: Il avait fait un trailer de *Notre Dame des Hormones* sur lequel il voulait utiliser *Überschleiss*. Il nous a envoyé un version déjà montée en disant qu'il voulait le diffuser comme ça. On a dit oui. Comme il allait partir sur son premier long-métrage, il nous a proposé de faire la bande-son et ça nous intéressait. C'est un mec vraiment cool et simple, à fond dans son délire. Il ne nous a pas donné de trucs trop dirigistes : il nous a filé 1000 photos, une playlist de 100 morceaux en disant « voilà, si vous pouvez faire ça, c'est bien ». Donc on l'a rencontré, en en a un peu causé et ça s'est fait sur ce mode-là.
N: En fait il nous a payé un restau. Ca, ça nous a déjà acheté à 90%. En plus, un truc pas trop dégueulasse, franchement on a bien bouffé ! C'était la première fois qu'on nous payait un restau pour sceller un projet, du coup ça fait un peu le fantasme du mec qui est là « ouais, on va bosser ensemble, tu prends ce que tu veux, même un dessert, t'as le droit ». Du coup on s'est dit « putain, il est sérieux, il nous paye un restau, le mec ! »

F: C'est un truc qui vous branche la musique de film ?
T: Pour le coup oui, c'est vraiment un fantasme de longue date.
N: A fond. Après, moi, mon fantasme, ça a toujours été de faire un boulard. C'est Damien Schultz (salut Damien !) qui nous a dit qu'il connaît des mecs qui connaissent John B. Root, qui est dans un réseau traditionnel, mais qui invite régulièrement des mecs de la scène expérimentale pour faire des seconds rôles. C'est quelqu'un qui a l'air de s'intéresser et de faire de vagues ponts entre ces deux milieux. Donc ça serait cool de dire à ce mec-là, qui produit de la bande porno au kilomètre : « tiens, ça pourrait être marrant de te proposer des morceaux ». Je sais pas si ça serait très excitant… Faut voir. Faudrait écouter notre musique en se branlant…. Je l'ai jamais fait.
T: On drague sur du Barry White mais on baise sur Scorpion Violente.
N: Ca c'est une catchphrase, mais, après, est-ce que notre musique passe bien sur une fille qui se fait sodomiser…
T: Si c'est ta soeur, je pense que oui.
N: Je pensais plutôt à ta mère.
Je sais pas… faut voir sur du 50bmp… Si c'est des mecs qui baisent très lentement, ça peut marcher. Ou faire des ralentis ! Ca se fait rarement les ralentis dans le porno. Sauf pour les éjacs. Voilà, faut faire de la musique pour les money shots.
Mais ça pourrait être marrant de monter ça sur du porno, pour voir ce que ça rend. Sur des compiles d'éjacs ou des compiles gros nichons, pour voir ce qui rend le mieux.

(*The Stalker*, nouveau 12'' disponible chez Bruit Direct)


sans -- parole----------
NEGATIF
MAI
2017

Autrefois, il y avait les « âmes » années.
Avant, ON MANGEAIT DES CHANSONS, maintenant ce sont LES CHANSONS QUI NOUS MANGENT.
La chanson était la démonstration pleinement visible, qu'une vie intérieure existait dans l'espèce humaine ; la population ne pouvait le nier.
La pensée des chanteurs, leurs attitudes, protégeaient les enfants différents qui étaient coincés dans leurs pseudos familles mortes par le conformisme ; l'espoir circulait dans les yeux des petits par le petit écran.
L'univers de la chanson inclut le fait que quelque chose se passe en nous, *pou*
qu'on n'est pas des robots, que la matière vivante existe.
Exemple : après avoir traversé la solitude des hommes et la notre, il y a les neurones, *pi*
une constellation d'amis de neurones qui s'offre à vos pieds et qui va vous faire de la guitare électrique.
Neurone = un ami qui vous veut du bien.
La chanson, c'est une autre vie.
C'est le plaisir et la marginalité qui se montrent, mis en avant dans nos yeux et nos oreilles,
on célèbre l'entraille humaine à son origine, à la nature.
Elle permet de situer, de ne pas devenir dingue et pourri de l'intérieur comme les hommes d'affaires civilisés qui ont recours à des thanatopracteurs tous les matins.
Le chanteur se montre comme une météorite à deux pattes qui arpente l'extase d'un texte, d'un rythme durant tout un concert à plat ventre, suspendu en l'air et au plafond ; ça fait du bien, énormément de bien !
La chanson a la pertinence sociale d'autrui, elle fait mieux qu'un médecin, qu'un pauvre médicament, elle s'intéresse à l'échelle santé des gens, à l'entraille pulsatoire de la vie de chacun de nous.
Le rythme musical est naturel ; contrairement à la politique et l'argent, la musique peut diriger une population de façon saine.
Des groupes ou des chanteurs ont été des cocktails chocs, de plein d'interdits, de plein de visibilité libérant des personnes de la constipation mortelle de nos sociétés démentes.
Ces garçons maquillés qui criaient ou gueulaient en gesticulant de façon peu ordinaire pétaient dans la bureaucratie.
Maintenant, y'a plus d'extase (à quelques exceptions prés), la chanson est servie par des abrutis incapables de prendre leur pied.
Alors, nous, c'est pareil ! Ca chie rien du tout : chansons castrées, chanteurs eunuques,
tous nos appareils sont dévitalisés.
Les chanteurs ont perdu leur importance, leur pouvoir, et nous, leurs nourritures.
Que deviennent leur vie et la notre dans ce bon goût de merde ?!
Maintenant que le plaisir et les différences ont sauté du paysage ; les chanteurs, lien humain de la population, sont sectionnés, sanctionnés :
comme l'était l'amour au naturel avant de disparaître avec le diktat du couple et du porno,
comme l'oxygène, par les bagnoles,
comme la nourriture devenue de la bouffe pour chien.
Les plaisirs de vivre éliminés les uns après les autres, à coup de court circuit commercial dans les cerveaux.
Les électrotechniciens sociaux nous ravagent la tête, notre malheur leur rapportant des couilles de diamants.
AUSSI:
Y'a l'écoute des chansons chez soi qui est un problème, si on met trop fort, les voisins déboulent :
y'a le bébé, le cardiaque, le dimanche.
Les murs sont des passoires, on sait ce que font les voisins toute la journée, notre intimité est rendue public et se balade par la misère des murs.
Les commérages :si on met des musiques extrêmes avec des textes extrêmes, on est fiché « le tarré du 3éme étage », on peut se faire expulser par le propriétaire, on vit en boîte de conserve, non en boîte de nuit 2000, les années « rats » « pets ».
Le plaisir n'est plus du plaisir, c'est de la petite pulsation, une hibernation mortelle.

Tony TONNERRE, sans âge, sans lieu, sans président, sans géniteurs

Je n'aurai jamais assez d'un film pour comprendre cette image qui m'obsède et m'accompagne. Je n'aurai jamais assez de présence d'esprit pour épuiser cette image.

Un trou sexuel béant, le goufre de Padirac au bord duquel je me tiendrais debout, glissant sur les herbes humides, happé par le vide, il ne fallait pas passer la rambarde.

Der Computer Nr. 3 sucht für mich den richtigen Boy, und die Liebe ist garantiert für beide dabei. Der Computer weiß genau für jeden Mann die richtige Frau, und das Glück fällt im Augenblick

Sa voix me prend à la gorge, déployée sans crier gare devant les yeux, jetée à la face, comme un gloussement glapi en allemand, avec une confiance monteuse confiante.

J'aurais aimé faire des petits pas de danse, avec mes petits pieds, mes petits chaussons, ma petite robette et mes petites gambettes, avec la simple joie de ne rien savoir faire.

Elle mérite des baffes, par allers-retour, des baffes d'appropriation, pour toucher du doigt ce qui est vivant dans cette tunique bleue qui s'agite sous mon nez come un chiffon rouge.

Des baffes d'impuissance « bouge pas - comme au cinéma, laisse-moi regarder ce qui ne se révèle pas, ce qui s'échappe. *Poissonneux* aurait dit Jean-Luc Nancy.

Cette fille qui se dandine rien que pour moi me jette à la face qu'il n'est pas question d'autant d'apparaître, autant d'être, non, mais alors quelque chose entre elle et moi que je vise explicitement.

France Gall et moi, on serait côte à côte, genou contre genou, au milieu de ces fleurs de playmobile. Je te suis, je suis derrière, je fais comme toi, montre-moi, je suis là, et puis non, rien à faire.

Cette tunique m'ensable quand je l'enfile, j'allonge le bras. J'imite France Gall pour l'approcher, encore et encore, comme disait Francis Cabrel, et me retrouver au seuil de ma fascination.

A force d'imiter France Gall, Mireille Matthieu, Nana Mouskouri, je vais devenir quelqu'un, c'est sûr. Question de patience - devenir un adulte même - avec des bras comme mon frere.

Parce qu'il ne s'agira pas de regretter sur son lit de mort. Et moi, je préfère m'approcher de la vie comme un petit curieux par le trou de la serrure, comme Ana Torrent, dans *Cria Cuervos*.

Ce qu'il y a entre nous, finalement, c'est une image fixe, une fixette, quasi une tourette, une insulte à la vie qui se refuse, que je traque et qu'aucune image ne viendrait donner à sa main.

Aucune image si ce n'est cette reconnaissance du même dans une silhouette qui se déhanche portée par une voix qui glousse et bat le rappel d'une vie innée qui n'aurait besoin de rien.

Si ce n'est cette stupeur de se retrouver face à face et de croire que d'elle à moi, dans cette petite vidéo en boucle, se jouerait la reconnaissance d'une vie intime qui se déroule sans moi.

Boris du Boullay